maux, avant que celle-ci daigne l'exaucer. Par delà les montagnes, bien loin dans les déserts, après les forêts vierges du *Grou-Chaco*, on dit qu'il existe des hordes d'Indiens féroces et sanguinaires, qui portent une haine mortelle à tous ceux qui appartiennent à la race blanche ?

—Oui, fit mélancoliquement le Puelche, j'ai entendu parler souvent de ces hommes par les anciens de ma tribu ; ils ne vivent que pour le meurtre.

—C'est cela, fit-elle avec une joie sinistre ; eh bien, chef, vous croyez-vous capable de traverser ces vastes déserts et d'atteindre le Grou Chaco ?

—Pourquoi ne le ferais-je pas ? répondit l'Indien en relevant la tête avec orgueil, existe-t-il des obstacles assez forts pour arrêter le guerrier araucan dans sa course ? Le *puma* est le Roi des forêts, le vautour est celui du ciel, mais l'Aucas est le Roi du puma et de l'aigle, le désert est à lui, *guatechâ* le lui a donné ; son cheval et sa lance le rendent invincible et maître de l'immensité !

—Ainsi, mon frère accomplira ce voyage réputé impossible ?

Un sourire de dédain se joua un instant sur les lèvres du sauvage guerrier.

—Je l'accomplirai, dit-il.

—Bon ! mon frère est un chef, je le reconnais à présent.

Le Puelche s'inclina avec une contenance modeste.

—Mon frère ira donc, et, arrivé dans le Chaco, il vendra la fille pâle aux *Guayacurus*.

L'Indien ne laissa voir aucune marque d'étonnement sur son visage.

—Je la vendrai, dit-il.

—Bien ! mon frère sera fidèle ?

—Je suis un chef, je n'ai qu'une parole, ma langue n'est pas fourchue ; mais pour quelle raison mener si loin cette femme pâle ?

Dona Maria lui jeta un regard pénétrant. Un soupçon traversa son cœur, l'Indien s'en aperçut.

—Je ne faisais qu'une simple observation à ma sœur ; au fond cela m'importe peu, elle ne me répondra que si elle le juge convenable, dit-il avec indifférence.

Le front de la Linda se rasséréna.

—Cette observation est juste, chef, j'y répondrai ; pourquoi la mener si loin ? m'avez-vous demandé ; parce que Antinahuel aime cette femme, que son cœur s'est amolli pour elle, que peut-être il se laisserait toucher par ses prières, qu'il la rendrait à sa famille, et je ne veux pas que cela arrive, moi ; il faut qu'elle pleure des larmes de sang, que son cœur se brise sous l'effort incessant de la douleur, qu'elle perde tout, enfin, même l'espérance !

En prononçant ces dernières paroles, dona Maria s'était levée, la tête haute, l'œil étincelant, le bras étendu ; il y avait dans son aspect quelque chose de fatal et de terrible qui effraya l'Indien lui-même, si difficile à émouvoir.

—Allez ! ajouta-t-elle d'un ton de commandement avant qu'elle parte pour toujours, je veux voir cette femme une fois, une seule, et l'entretenir quelques instants ; il faut au moins qu'elle me connaisse, amenez-la-moi

L'Indien sortit sans répliquer ; cette femme si belle et si cruelle l'épouvantait, elle lui faisait horreur.

Dona Rosario, à cette atroce sentence prononcée froidement contre elle, était tombée à demi évanouie sur le sol.

X

FACE A FACE

La porte du *cuarto* dans lequel dona Rosario était enfermée s'ouvrit brusquement et le guerrier puelche parut à l'entrée ; il tenait à la main une grossière lampe en terre, dont la flamme, bien que très faible, permettait de distinguer les objets.

Cet homme avait remis sur sa tête le sordide chapeau, dont les larges bords servaient à dissimuler ses traits.

—Venez, dit-il d'un ton bourru à la jeune fille.

—Celle-ci, reconnaissant l'inutilité d'une résistance qui ne pouvait qu'être dangereuse pour elle au milieu des bandits qui l'entouraient, courba la tête avec résignation et suivit silencieusement son guide.

Dona Maria avait repris sa place sur le fauteuil ; les bras croisés et la tête baissée sur sa poitrine, elle était plongée dans une sombre méditation.

Au bruit léger des pas de la jeune fille elle se redressa, un éclair de haine jaillit de sa prunelle fauve, et d'un geste, elle commanda à l'Indien de se retirer.

Le Puelche se retira.

Les deux femmes s'examinaient avidement ; leurs regards se croisaient.

Le Milan et la Colombe étaient en présence.

Un silence de mort régnait dans la salle ; par intervalles, le vent s'engouffrait avec de lugubres murmures à travers les ais mal joints des portes, agitait la veille masure jusque dans ses fondements, et faisait vaciller l'unique chandelle qui éclairait mélancoliquement la vaste salle où les deux femmes se trouvaient réunies.

Après un laps de temps assez long, la Linda, avec cet instinct que possèdent les femmes à un si haut point, avait détaillé une à une les innombrables beautés de la ravissante créature qui se tenait tremblante et courbée devant elle, prit la parole :

—Oui, fit-elle d'une voix sourde, en se parlant à elle-même, vaincue par l'évidence, cette fille est belle, elle a tout ce qui peut la rendre adorable, il suffit de la voir pour l'aimer ; eh bien ! cette beauté qui jusqu'à ce jour a fait sa joie et son orgueil, la douleur la flétrira rapidement, je veux qu'avant un an elle soit un objet de mépris et de pitie pour tous ! Oh ! ajouta-t-elle d'une voix vibrante, je tiens donc ma vengeance, enfin !

—Que vous ai je fait, madame, pour que vous me haïssiez tant ? dit la jeune fille d'une voix plaintive, dont le timbre doux et mélodieux aurait attendri tout autre que celle à laquelle elle s'adressait.

—Ce que tu m'as fait, folle créature ? s'écria-t-elle en bondissant comme une lionne blessée, et se dressant frémissante devant dona Rosario : ce que tu m'as fais ? puis elle ajouta avec un rire strident : c'est vrai, tu ne m'as rien fait, toi ?

—Hélas, madame, je ne vous connais pas, c'est pour la première fois aujourd'hui que je me trouve en votre présence ; moi, pauvre jeune fille, dont la vie jusqu'à présent s'est écoulée dans la retraite, puis-je donc vous avoir offensée ?

Dona Maria la considéra un instant avec une expression indéfinissable.

—Oui, j'en conviens, répondit-elle, tu ne m'as rien fait ! et personnellement comme tu viens de me le dire, je n'ai rien à te reprocher ; mais, en te faisant souffrir, ne comprends-tu donc pas que c'est de lui que je me venge ?

—Je ne sais pas ce que voulez me dire, madame, dit la jeune fille avec candeur.

—Insensée, qui joue avec la lionne prête à la dévorer ; ne feins pas davantage une ignorance dont je ne suis pas dupe ; si déjà tu n'as pas deviné mon nom, je vais te le dire : je suis dona Maria, celle que l'on nomme la Linda, me comprends-tu maintenant ?

Pas davantage, madame, répondit dona Rosario avec un accent de franchise qui ébranla sa persécutrice malgré elle ; jamais je n'ai, que je sache, entendu prononcer votre nom.

—Serait-il vrai ? fit-elle avec doute.

—Je vous le jure.

La Linda se mit à marcher à grands pas dans la salle.

Dona Rosario, de plus en plus étonnée, regardait à la dérobée cette femme sans pouvoir se rendre compte de l'émotion que sa présence et le son de sa voix lui faisaient éprouver : ce n'était pas de la crainte, encore moins de la joie, mais un mélange incompréhensible de tristesse, de joie, de pitié et de terreur ; un sentiment indéfinissable qui, loin de lui causer de